

10ème chambre-Instants d'audience

Raymond Depardon est un photographe, cinéaste et journaliste français. Il est cofondateur de l'agence Gamma, il s'est fait connaître grâce à ses reportages internationaux. Au cinéma, il réalise des documentaires bouleversants dans lesquels il s'intéresse aux institutions comme l'hôpital ou encore la justice. C'est d'ailleurs sur ce sujet qu'il a réalisé son film *10ème Chambre, Instants d'audience* en 2004. Il va sélectionner 12 affaires parmi les 169 filmées au tribunal correctionnel de Paris présidé par la juge Michèle Bernard-Requin. Son approche documentaire est très sobre, il rend compte du réel en s'inscrivant dans l'approche du cinéma direct. Mais comment rend-t-il compte de la justice française dans son film ?

10ème Chambre, Instants d'audience est un film immersif, notamment grâce à deux facteurs : le son et l'image. Tout d'abord, plusieurs caméras sont placées dans le tribunal, ce sont des caméras fixes. Il n'y a pas de mouvements de caméra, les plans sont longs. Le film se passe dans un huis-clos : le tribunal, il n'est donc pas nécessaire de faire des plans différents avec des mouvements spéciaux. Cela nous permet de placer un regard neutre sur le film. En effet, il n'y a rien qui influence le spectateur en rendant la séquence plus émotionnelle, par exemple. La caméra est uniquement là pour nous permettre d'observer et non d'intervenir. Les scènes sont principalement tournées en champ contre-champ, montrant soit la juge soit l'accusé et parfois des plans d'ensemble qui nous permettent de voir les deux en même temps. Cela instaure une sorte de duel entre la juge qui représente la justice française et les accusés. Quand ils apparaissent tous les deux ensemble à l'écran, cela installe plus une atmosphère d'écoute. Ensuite, le son a aussi un grand rôle dans le dispositif immersif qu'est ce film. Effectivement, les micros sont omniprésents dans la salle d'audience. Si bien que l'on entend tous les sons à la même échelle. On entend le bruit des feuilles qui sont manipulées au même volume sonore que la voix des personnes. Cela rend tout de suite ce film encore plus réel qu'il ne l'est déjà car comme on entend tout ce qu'il se passe, chaque petit détail. On a l'impression d'y être. On est complètement plongé dans l'univers sonore du film. Aussi ce qu'il est important à relever c'est qu'il n'y a jamais de musique pour rendre les choses plus tragiques et influencer notre façon de percevoir le film. Cela donne une certaine vérité aux interactions, cela souligne l'importance primordiale des paroles prononcées et cela ne rajoute ou n'enlève rien à la tension naturelle que l'on retrouve dans un tribunal.

Ensuite, comment ne pas parler des procès dans ce film, il y a une certaine gradation de la gravité des accusations et des peines encourues. Le tribunal que préside Michèle Bernard Requin ne traite que d'affaires mineures comme les vols, les insultes, les conduites sans permis, les violences légères, les sans-papiers et bien d'autres encore. Toutes les personnes qui doivent se présenter devant la juge sont en quelque sorte en marge de la société, ce sont des travailleurs précaires, des sans papiers, des personnes instables, des délinquants. Ainsi, le film souligne le fait que la justice doit faire face à la misère sociale autant qu'au crime. Les affaires sont regroupées par 3 ou 4, on peut voir le début des 3 ou 4 procès puis leur finalité, la peine qui est encourue pour eux. Entre chacun de ses regroupements, il y a des transitions avec des *cuts* et des écrans noirs où sont indiquées la date et l'heure du procès. Tout cela contribue à mettre en place une certaine chronologie qui nous aide à mieux nous situer dans le film. Faire des coupures entre les différents procès est aussi un moyen de laisser la tension s'installer car les cas sont de plus en plus lourds. On passe de conduite sous l'influence de l'alcool, à une forme harcèlement découlant d'une rupture. On mesure combien il est difficile d'appliquer la justice pour certaines personnes car ces dernières ont une histoire de vie dure ou une santé mentale instable. On se rend compte à quel point il est dur de juger.

Celle qui fait la justice dans cette salle est Michèle Bernard-Requin. Elle symbolise plusieurs choses en plus de la justice dans ce film. En effet, elle incarne une autorité ferme même si elle a parfois de la peine ou qu'elle est plus agacée par un ou une accusée elle garde toujours cette neutralité et cette solidité face à n'importe quelle situation. Elle sait adapter son attitude en fonction de la personne qu'elle a en face d'elle, elle prend toujours en compte la personne, l'être humain qu'elle a devant elle. Aussi, elle montre une très grande capacité d'écoute : elle laisse toujours l'accusé parler en premier, dire tout ce qu'il a à dire pour se défendre même si pour certain ça peut être compliqué. Elle est constamment dans la compréhension ou du moins elle fait tout son possible pour comprendre la personne qu'elle a en face d'elle. Elle reste très logique pour toujours chercher et mettre le doigt sur la vérité derrière les mensonges et les accusations. Elle garde son calme en toutes circonstances et se montre juste dans chaque situation qui deviennent plus sociales que criminelles. Elle est l'équilibre entre le travail de la justice et de la loi et la compréhension de l'humain. Michèle Bernard-Requin également est en quelque sorte la personne qui donne une structure au film. En effet, c'est elle qui parle le plus dans le film et qui donne un

rythme au film, qui annonce tous les procès, qui organise la parole et qui annonce les peines. Elle est la représentation humaine de la justice et de son fonctionnement.

Dans ce film Raymond Depardon montre parfaitement le fonctionnement de la justice française grâce à un dispositif immersif, une montée en puissance de la gravité des choses. Il nous rend attentif à l'importance centrale du travail de la juge qui représente et incarne cette justice.